

On a dit qu'on ne venait pas à la Meije pour le panorama

« Le temps est splendide : réveillés à 3h nous sommes en route à 4h. La montée est facile car nous sommes tous dans les meilleures dispositions. Il n'est pas 10h quand nous atteignons le Sommet de la Brèche, par un temps idéalement beau. J'y complète, par un travail d'une heure et quart, la station géodésique de l'année précédente ; puis, en 25 minutes, par une marche rapide, sans corde, sur le glacier facile, nous parvenons au Refuge du Promontoire.

(...)

C'est une veillée d'armes impressionnante que celle que peut passer dans ce refuge le chef d'une troupe d'hommes dévoués, au moment de lui faire courir des dangers qu'il serait ridicule d'exagérer, mais aussi puéril de nier...

(...)

A 2h, nous sommes debout. Le temps est superbe...

Après avoir fait mettre le refuge en parfait état d'ordre et de propreté, j'organise les places et les charges : une première cordée sera constituée par Devouassoud GASPARD, par Auguste MATHONNET, qui a remplacé au dernier moment Joseph GASPARD, et par moi ; une seconde cordée a en tête Prosper FAURE, puis, derrière lui, Joseph BAROZ et Joseph REY.

Devouassoud porte des provisions, une première corde supplémentaire de 35m et différents petits instruments. MATHONNET a encore des provisions, dont plusieurs bouteilles et une deuxième corde supplémentaire de 38m. J'ai, sur moi, mes carnets d'observation, mon dossier de panoramas et quelques instruments secondaires. Nous sommes attachés à 15m l'un de l'autre.

Dans la deuxième cordée, FAURE porte le grand pied géodésique auquel sont liées la jumelle longue-vue et quelques provisions. Le pied est ficelé sur le sac de façon qu'il ne dépasse pas trop au-dessus de la tête et maintenu en dessous au moyen d'une courroie qui l'empêche de descendre trop bas : ce sera la charge la plus encombrante. BAROZ porte le précieux théodolite calé sur un grand sac. Enfin, à REY, échoit la charge constituée par les deux appareils de photographie, le grand sac d'accessoires techniques et mon manteau de caoutchouc. Encordés dans le refuge même, nous en fermons la porte à 3h40m.

(...)

Nous voici tous les six embarqués sur la formidable paroi ; certes, elle mérite sa réputation ! Mais enfin, elle doit être plus abordable lorsqu'on ne la gravit pas avec 60kg d'instruments délicats ou d'accessoires indispensables au travail... Elle serait un plaisir sans mélange pour moi, si je n'avais constamment la pensée et les yeux dirigés sur la deuxième caravane pour laquelle je suis en droit de tout craindre.

Dans cette montée impressionnante en plein mur droit, où chaque progrès nécessite la concentration de toutes les forces morales pour remédier aux imperfections de la constitution physique qui ne nous donne pas, - hélas ! - ces facultés d'adhérer naturellement, comme les mouches, à des parois lisses, l'intensité des sensations atteint son paroxysme... Les préoccupations de ma sécurité personnelle s'atténuent dans le tourbillon de nombreuses autres suggestions qui m'assaillent... Je sens que mon cerveau mène simultanément plusieurs enchaînements d'idées... Si je passe ici en me faisant si mince, comment vont faire REY, BAROZ et FAURE, l'un avec son gros sac, l'autre avec cette caisse monumentale, l'autre enfin avec sa longue charge formée du trépied et du parasol ?... Ils sont si occupés d'eux-mêmes, que leur corde ne servirait qu'à les lier dans une chute mortelle...

(...)

Les clous de GASPARD ont disparu au-dessus de moi ; il a dû passer derrière ce bloc surplombant... je ne saurai peut-être pas trouver le bon passage... il y a du génie dans l'habileté à poser le pied sur une rugosité minuscule... Encore faut-il bien connaître la position respective de tous les clous qui composent la mâchoire de nos souliers... connaître ou comprendre ?... Mais la science, c'est connaître et comprendre... La corde me gêne autour des aisselles ; le nœud a tourné sur ma poitrine ; mais il n'est pas possible de prêter mes mains toutes données au rocher qu'elles étreignent éperdument... On verra plus tard. Plus tard ? Mais je n'aurai pas le temps ; il ne faudra pas s'arrêter avant le sommet : il fait si beau, si beau !... cela durera-t-il ? Si cela dure, j'aurai donc la joie d'exécuter mes quatre tours d'horizon sur les vingt signaux primaires que j'ai prévus ! Mais si le beau temps ne dure pas, quel désastre ! L'ascension sera à recommencer... et avec toutes les charges ! Avec toutes les préoccupations pour les braves gens qui les portent ! Comme cela doit être agréable de faire cette ascension en simple alpiniste sans impedimenta !... Mais que viens-je de penser ? C'est une impiété... Quoi ! J'ai pu songer un instant à arriver la-haut sans but, sans le cher, le grand, le vivifiant travail ?... Mais ce travail, c'est ma raison d'être... Allons bon ! Voilà la deuxième cordée arrêtée...

(...)

Voici enfin FAURE ! J'aperçois sa tête et l'extrémité de sa charge. Tout d'un coup, il ne progresse plus : hélas ! Mes craintes se réaliseraient-elles ? Bras et jambes ballant dans le vide, va-t-il demeurer accroché par le dos aux étreintes de la dalle surplombante ?... Mais il semble imperceptiblement se dégager... Ah !... quelle est cette courroie qui vient de surgir voletant par-dessus son épaule ?... Horreur ! La charge, la précieuse charge, le pied géodésique sans lequel tout travail est à peu près impossible..., la jumelle où ont passé les vibrations lumineuses de tant de panoramas, ne tiennent plus que sur son épaule droite, en équilibre instable : le crochet de fer trop doux s'est ouvert à gauche... Victoire ! Le dos de FAURE a aussi le génie de l'équilibre ! Il a su maintenir à sa place le long camarade de route qu'on lui a imposé ; et dès que la main gauche peut un instant délaissier la pierre, le crochet est remis dans la boucle !...

(...)

Et maintenant c'est un grand repos, un grand plaisir de traverser le Glacier Carré, en bonne neige, et qui nous paraît peu incliné, au sortir du mur que nous venons d'escalader. Il est à peine 7h et le temps merveilleux sourit à mon audacieuse entreprise.

(...)

Tandis que j'examine le panorama féérique qui s'étale à mes pieds et que je prends plaisir à dépasser peu à peu le Pic du Glacier Carré, je me vois tout d'un coup arrêté : GASPARD et MATHONNET ont disparu au-dessus de moi, en position d'attaque du fameux Cheval Rouge.... Quelques efforts, quelques rétablissements, et me voici en selle à mon tour.

N'ayant pu encore monter de pur sang de si belle taille, mais habitué à me passer d'étriers, les jambes offertes en généreux partage aux deux versants de l'arête, manquant, il est vrai, de pommeau et de troussequin, je ne déteste pas la situation qui a du pittoresque...

(...)

Cette fois, en y mettant le temps, en prenant des précautions minutieuses, mes trois remplaçants de voltige ont réussi à hisser les précieux colis, tandis que je suis arrêté, moi-même, quelques instants au Chapeau du Capucin. Dès lors, vingt minutes relativement faciles, par une marche hélicoïdale d'une demi-spire, nous amènent, triomphants, sur le sommet. Il est 8h30m.

(...)

Le théodolite placé sur son pied, lui-même solidement calé, le parasol fiché dans une fente de rochers, sans avoir même eu besoin de l'haubanner, je prends les premières mesures de réduction au centre du signal. Puis, pendant près de trois heures, tournant autour de l'appareil, j'ai la joie profonde de sentir le travail prévu s'exécuter régulièrement sur vingt des signaux de mon réseau primaire dont je peux réitérer quatre fois le tour d'horizon. Ensuite, la prise de vingt-deux clichés m'assure le panorama complet en cette heure de pureté merveilleuse.... Et tandis que j'opère, BAROZ me donne à manger à la cuiller pour m'éviter de distraire la moindre parcelle du temps, entre deux visées ou entre deux lectures.... Enfin, tout est fini !

(...)

Tandis que mes hommes disposent les charges et préparent les cordes supplémentaires pour la descente du Grand Pic et la traversée des arêtes, je laisse aller mes yeux sur le grandiose espace.

On a dit qu'on ne venait pas à la Meije pour le panorama : c'est possible et cela dépend de ce que chacun demande à la montagne ; en faire un mât de perroquet ou de cocagne, c'est bien la déprécier et se diminuer soi-même ; il me semble que toute cette gymnastique n'est, au contraire, justifiée que par l'extraordinaire suite d'aperçus fantastiques qui frappent la vue, que par le sublime couronnement d'idéal que constitue l'horizon immense qu'on découvre de son sommet.

Pour moi, une ascension n'est complète que lorsque l'on a eu le loisir d'y obtenir et d'en apprécier ce résultat final que je considère comme le grand but des efforts de l'homme pour s'élever. Cela ne veut pas dire que je ne trouve pas d'un très puissant intérêt accessoirement de savourer les impressions sportives d'une belle escalade, de vigoureux rétablissements et de descentes sur des parois verticales.... Et je m'appête, en effet, à profiter de ces impressions au moment de quitter le sommet de la Meije, d'en profiter d'autant mieux que cette fois aucun souci scientifique n'a laissé dans mon esprit de trace douloureuse.»

«Au travail sur le Grand Pic de la Meije», Paul Helbronner, 1906